

# Un « Timbre d'argent » à l'éclat mitigé

Après *Alcione* de Marin Marais, c'est une nouvelle rareté lyrique, signée Camille Saint-Saëns, que ranime l'Opéra-Comique.

« Conte fantastique comme le XIX<sup>e</sup> siècle de Berlioz à Offenbach l'aimait tant, ce "Timbre d'argent" est une partition scintillante, pleine de contrastes et d'effets saisissants. » Dans la fosse de la Salle Favart, François-Xavier Roth parvient à communiquer son enthousiasme à l'orchestre Les Siècles tout comme au chœur Accentus qui tient un rôle essentiel dans le spectacle. Affûtée autant que flexible, vive et déliée, sa direc-

tion est l'atout majeur de cette nouvelle production et l'on oublie volontiers quelques sonorités instrumentales râpeuses pour ne retenir que l'éloquence d'une orchestration chatoyante digne du grand symphoniste qu'était Camille Saint-Saëns.

Créé après bien des vicissitudes en 1877 et ignoré des théâtres depuis 1914, *Le Timbre d'argent* raconte un cauchemar : celui de Conrad, un peintre prêt à se laisser séduire par le diable pour conquérir l'amour d'une ballerine vénale, Fiammetta. Un ami fidèle et une douce fiancée seront les victimes de ce pacte faustien qui entraîne le héros dans la frénésie de fêtes décadentes (et musicalement as-

sez médiocres), puis dans le calme d'une retraite bucolique où il poursuit en vain le bonheur, quête qui inspire davantage le compositeur : l'acte III s'ouvre sur un chœur dont les fades paroles sont transcendées par une mélodie délectable...

Le plateau vocal laisse perplexe, notamment le Conrad plus vociférant que vaillant du ténor Edgardas Montvidas. Mauvais génie de l'intrigue, Spiridion bénéficie de la verve du baryton Tassis Christoyannis dont la voix semblait cependant fatiguée le soir de la première. Hélène Guilmette incarne la tendre... Hélène, avec son joli timbre de soprano dont elle force hélas les aigus. Jodie Devos (sa sœur Rosa) semble plus à son aise

et forme un couple charmant – non inoubliable – avec Yu Sha gracieux Bénédicte.

Optant pour une esthétique de cabaret avec force paillette couleurs criardes et gestuelle tiviale, Guillaume Vincent propose une mise en scène en mal d'imagination, très littérale. Quant à la chorégraphie signée Herma Diephuis pour la fascinante et vénéneuse Fiammetta, elle offre à danseuse Raphaëlle Delaunay un catalogue de figures anguleuses et saccadées qui portent bien peu au rêve...

**Emmanuelle Giuliani**

Jusqu'au 19 juin. Rens. 0825.01.01.23.  
et operacomique.com

LA CROIX

En poursuivant votre navigation, vous acceptez l'utilisation de cookies pour vous proposer des services et offres adaptés à vos centres d'intérêts et mesurer la fréquentation de nos services. [En savoir plus](#) ✕

□ MUSIQUE □

## Un « Timbre d'argent » à l'éclat mitigé

Emmanuelle Giuliani, le 13/06/2017 à 7h39

Après *Alcione* de Marin Marais, c'est une nouvelle rareté lyrique, signée Camille Saint-Saëns, que ranime l'Opéra Comique.



Edgaras Montvidas (Conrad), Raphaëlle Delaunay (Circé/Fiammetta), Tassis Christoyannis (Spiridion), Chœur accentus et danseurs. / Pierre Grosbois

« Conte fantastique comme le XIX<sup>e</sup> siècle de Berlioz à Offenbach l'aimait tant, ce Timbre d'argent est une partition scintillante, pleine de contrastes et d'effets saisissants. » Dans la fosse de la salle Favart, François-Xavier Roth parvient à communiquer son enthousiasme à l'orchestre Les Siècles tout comme au chœur Accentus qui tient un rôle essentiel dans le spectacle. Affûtée autant que flexible, vive et déliée, sa direction est l'atout majeur de cette nouvelle production et l'on oublie volontiers quelques sonorités instrumentales râpeuses pour ne retenir que l'éloquence d'une orchestration chatoyante digne



Après bien des vicissitudes en 1877 et ignoré des théâtres depuis 1914, *Le Timbre d'argent* raconte un cauchemar : celui de Conrad, un peintre prêt à se laisser séduire par le diable pour conquérir l'amour d'une ballerine vénale, Fiammetta. Un ami fidèle et une douce fiancée seront les victimes de ce pacte faustien qui entraîne le héros dans la frénésie de fêtes décadentes (et musicalement assez médiocres) puis dans le calme d'une retraite bucolique où il poursuit vainement le bonheur, quête qui inspire bien davantage le compositeur : l'acte III s'ouvre sur un chœur dont les fades paroles sont transcendées par une mélodie délectable...

**ENTRETIEN :** « Le mélomane tolère de plus en plus difficilement la mauvaise diction des chanteurs »

Une esthétique de cabaret

Le plateau vocal laisse perplexe, notamment le Conrad plus vociférant que vaillant du ténor Edgardas Montvidas. Mauvais génie de l'intrigue, Spiridion bénéficie de la verve du baryton Tassis Christoyannis dont la voix semblait cependant fatiguée le soir de la première. Hélène Guilmette incarne la tendre... Hélène, avec son joli timbre de soprano dont elle force hélas les aigus. Jodie Devos (sa sœur Rosa) semble plus à son aise et forme un couple charmant – sinon inoubliable – avec Yu Shao, gracieux Bénédicte.

Optant pour une esthétique de cabaret avec force paillettes, couleurs criardes et gestuelle triviale, Guillaume Vincent propose une mise en scène en mal d'imagination, très littérale. Quant à la chorégraphie signée Herman Diephuis pour la fascinante et vénéneuse Fiammetta, elle offre à la danseuse Raphaëlle Delaunay un catalogue de figures anguleuses et saccadées qui portent bien peu au rêve...

**À LIRE :** A la recherche de la musique perdue...

Emmanuelle Giuliani

Jusqu'au 19 juin. Rens. 0825.01.01.23. et operacomique.com



**À SUIVRE :** Carmen chante en Bretagne



*Réagissez*

[Voir tous les commentaires](#)

Ces champs sont requis